NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

113 N° 4 1991

Résurgence de Bourdaloue?

André RAVIER (s.j.)

p. 554 - 567

https://www.nrt.be/fr/articles/resurgence-de-bourdaloue-357

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Résurgence de Bourdaloue ?

Par une coïncidence non préméditée, deux thèses de doctorat consacrées au jésuite Louis Bourdaloue (1632-1704) ont été récemment présentées avec plein succès. En 1984, une thèse pour le doctorat d'État était soutenue par Monsieur Jean-Pierre Landry, aujourd'hui professeur à l'Université Jean Moulin de Lyon; elle s'intitule: *La Prédication de Bourdaloue. Rhétorique et Morale;* l'autre, en 1990, est une thèse pour le doctorat de l'Université de Lyon; elle était soutenue par Madame Ghislaine Sicard-Arpin et s'intitule: *Bourdaloue, la dialectique*[1] *du cœur et de la grâce*[2].

Bourdaloue en question

Choisir Bourdaloue pour les longues recherches que nécessite une thèse ne manque pas d'un certain courage. Car non seulement celui qui put apparaître en son temps comme un rival de Bossuet et mérita d'être surnommé «le roi des prédicateurs et le prédicateur des rois» n'est pas précisément aujourd'hui un auteur à la mode; on dirait même que certains critiques se plaisent à le dénigrer et considèrent comme une erreur l'enthousiasme de ses auditeurs du XVII^e siècle... Bourdaloue n'est plus seulement «le célèbre inconnu» dont parle J.-P. Landry, mais il apparaît comme méconnu. S'intéresser à lui, n'était-ce pas dès lors une gageure? Louis Cognet, orfèvre en littérature spirituelle, ne cite même pas son nom dans son ouvrage par ailleurs excellent sur *La Spiritualité Moderne*[3]; logique, en ce silence, avec le jugement péremptoire qu'il avait porté contre lui dans son article de *Littérature Française*[4] : «C'est une grande, noble et austère figure, d'une admirable sainteté personnelle, mais nous avons peine à comprendre son succès.» Et le consciencieux Père P. Pourrat ne consacre à Bourdaloue que quelques lignes — du

1. Ce terme est à prendre dans le sens que lui donne le P. Gaston FESSARD dans son livre célèbre, *La dialectique des Exercices Spirituels de Saint Ignace de Loyola,* Paris, Aubier, t. I & II, 1956, 1966; Namur, Culture et Vérité, t. III, 1984.

2. Nous désignons les citations de ces deux thèses par les sigles *JPL* et *GSA,* suivis du numéro de la page.

3. L. COGNET, *Histoire de la Spiritualité chrétienne,* t. III, *La Spiritualité Moderne,* Paris, Aubier, 1966.

4. *Littérature Française,* t. 1, Paris Larousse, 1968, p. 251.

bout de la plume, pour ainsi dire — dans son ouvrage *La Spiritualité Chrétienne*[5] : «Doctrine solide, assurément, et tout à fait sûre, mais qui ne saisit pas le cœur, ni le côté affectif de l'homme.»

Pour mieux évaluer ces propos, il faut dire que tous les auteurs de notre époque n'étaient pas d'accord avec cette sévérité. En 1927, le Père R. Daeschler publiait *La Spiritualité de Bourdaloue*[6]; et en 1937, il rédigeait l'article *Bourdaloue* dans le Dictionnaire de Spiritualité. Il présentait alors Bourdaloue comme un maître capable de guider les âmes avec sûreté dans «la voix unitive» la plus élevée. R. Daeschler, il est vrai, se place nettement sur le plan de la «vie unitive»: c'est à l'homme spirituel qu'il s'intéresse, plus qu'à l'orateur sacré; mais on ne peut séparer la *Retraite,* les *Exhortations,* les *Pensées* de Bourdaloue de sa prédication.

Position de nos deux auteurs

Elle est indépendante, nous semble-t-il, de ce conflit. L'un et l'autre ont mené honnêtement leur étude à partir des textes mêmes de Bourdaloue, tels que nous les a conservés l'édition du P. Bretonneau[7]. Qu'en est-il résulté? À vrai dire, si l'on se contentait de comparer les conclusions générales, ou même les simples intitulés des deux thèses, on pourrait soupçonner qu'elles s'opposent. «Rhétorique et morale», «Dialectique du cœur et de la grâce», voilà bien deux visions de Bourdaloue qui paraissent irréductibles l'une à l'autre. Mais si l'on en suit les développements respectifs, on s'aperçoit bien vite qu'elles sont complémentaires, que la «morale» dont il s'agit est imprégnée de «spiritualité», et que la «dialectique du cœur et de la grâce» s'appuie sur une «rhétorique» traditionnelle et originale et s'accomplit dans une pratique stricte de la morale chrétienne. Il était évidemment impossible dans l'espace d'un article, d'entrer dans le détail très nuancé de ces deux exposés, mais il nous est apparu qu'il s'en dégageait un portrait de Bourdaloue plus vrai que celui qu'on nous a jusqu'ici transmis, le portrait d'un prédicateur qui se veut avant tout missionnaire de l'Évangile et qui sans le chercher, certes, mais parce qu'il est lui-même tout simplement, nous fournit un «modèle» de l'apôtre de Jésus-Christ.

5. P. POURRAT, *La Spiritualité Chrétienne,* t. IV, *Les Temps Modernes,* Paris, Gabalda, 1928, p. 326 s.

6. R. DAESCHLER, S.J., *La Spiritualité de Bourdaloue,* Louvain, Museum Lessianum, [1]1927; ID., art. *Bourdaloue,* dans *DSp,* Paris, Beauchesne, 1937, col. 1901-1905.

7. BOURDALOUE, *Oeuvres complètes,* édit. P. BRETONNEAU, Paris, Rigaud, 1707-1721; Paris, Cailleau, Proult, Robin et Bordelet, 1734.

C'est cette figure que nous voudrions esquisser à grands traits.

Bourdaloue missionnaire de la conversion

En fidèle disciple de saint Ignace de Loyola, Bourdaloue prédicateur veut «aider les âmes». À quoi? À se convertir. Il se considère comme «envoyé par Dieu» (*missus a Deo*) pour participer à la mission historique du Christ parmi les hommes. Le sermon, à ses yeux, est un acte essentiellement missionnaire, qui doit conduire le pécheur à se purifier de ses fautes, et le chrétien fidèle à persévérer et à tendre, sous la grâce de Dieu, à plus de pureté, de ferveur et de générosité, bref vers plus de vie divine. C'était la tactique apostolique ou, pour mieux dire, l'expérience d'Ignace de Loyola lui-même, telle qu'il l'avait inscrite dans ses *Exercices spirituels* : la mission du Verbe de Dieu parmi les hommes est au centre de sa vision du monde, elle se poursuit à travers le temps: chaque chrétien mais, plus que tout autre, le prédicateur doit continuer, là où il est, l'œuvre de Jésus-Christ.

Le sermon — tout sermon, qu'il soit prononcé devant le peuple chrétien ou devant le Roi et la Cour — un acte essentiellement missionnaire? Cette conviction commande, chez Bourdaloue, toute sa conception de «l'art» oratoire, et en particulier de la rhétorique. Car, dans tout acte authentiquement missionnaire, l'homme, s'il est sincère, doit reconnaître que Dieu fait tout, et que lui-même ne peut être que «l'instrument» de l'auteur de toute grâce.

La première qualité d'un «instrument» est d'être «solide» (un mot cher à Bourdaloue) et adapté au travail pour lequel il doit être utilisé. Aussi, selon Ignace, le missionnaire doit-il être d'abord un homme de prière: il doit prier avant et pendant l'action, et encore après l'action. Son union à Dieu, source de toute lumière et de toute force, doit être intime. Sa parole doit jaillir du plus profond de son cœur. Les compagnons de vie de Bourdaloue ont tous reconnu la rare qualité de sa vie religieuse. Louis Cognet, dans le passage très dur que nous avons cité plus haut, s'incline au moins devant «son admirable sainteté personnelle»...

Peut-on pénétrer plus avant dans le secret de la prière de Bourdaloue? Il semble bien que l'Écriture en ait été la source privilégiée. Comme les meilleurs prédicateurs de son temps, il a de la Bible une connaissance familière, mais il passe dans les sermons un accent, un ton, une émotion qui nous prouvent que la Parole de Dieu était devenue pour lui «chair et sang». Il est, au sens plein et vivant du terme, «Homme de la Bible». Sans doute jouait-il librement

des «cinq sens de l'Écriture», comme l'usage lui en donnait le droit, mais il est remarquable que, lorsqu'il s'éloigne du sens littéral, surtout dans les passages plus délicats, il étaie ses affirmations par l'opinion des Docteurs reconnus, par l'interprétation traditionnelle des Pères de l'Église, notamment de saint Augustin. Aussi convient-il d'être très attentif au texte qu'il met en exergue à chaque sermon: il *contient en germe tout le développement et en indique l'orientation*. De ce texte, il extrait tout le suc, en scrute les divers aspects, l'approfondit, il en tire toutes les richesses, il le médite de nouveau devant ses auditeurs. «Ce passage (de l'Écriture), écrit J.-P. Landry, toujours soigneusement choisi, n'est pas une simple épitaphe, un exergue plaqué au frontispice de l'œuvre comme un alibi, une allégation ou un prétexte, il est l'élément premier et primordial du sermon» (*JPL* 20-21). Et voilà qui commande chez Bourdaloue une certaine idée de la rhétorique: elle est nécessaire, mais doit rester servante de la Parole.

En l'usage de cette rhétorique, il s'impose à lui-même deux règles: la perfection technique et l'humilité. La perfection technique de Bourdaloue orateur est attestée par tous ses contemporains: son action oratoire, sa diction et sa voix, la clarté de son élocution ont été célébrées à l'envi. Hélas! ce sont des dons qui aujourd'hui nous échappent. Par contre, nous pouvons encore apprécier à la lecture la pureté de son langage, la précision et la rigueur de l'écrivain, la force du dialecticien, la variété et l'harmonie des mouvements oratoires. Avec lui, les procédés de la rhétorique reprennent vie et vigueur, ils redeviennent des processus de la pensée. Il se souvient même que le théâtre est un moyen sûr de retenir l'intérêt du public. Il excelle particulièrement à enfermer le pécheur dans une dialectique pressante et sans fissure. Nos deux auteurs l'ont souligné à juste titre: «Ses exposés sur le péché sont insistants, impitoyables, réalistes, écrit G. Sicard-Arpin; ils sont toujours construits de telle sorte qu'ils bloquent toutes les issues par lesquelles le coupable pourrait s'échapper (*GSA* 285). «Il semble en effet, écrit J.-P. Landry, que la plupart des auditeurs se soient sentis emprisonnés dans l'implacable réseau de ses raisonnements sans faille.» Visiblement, Bourdaloue ne négligeait aucun des moyens techniques qui pouvaient rendre vivantes ses argumentations pour un auditoire mondain ou populaire. Il y réussissait semble-t-il, fort bien, mais sa technique était toujours dominée par le souci de la vérité. Un rhétoricien plutôt qu'un rhéteur! Il enseignait et émouvait, mais il n'émouvait que pour mieux enseigner, et il cherchait à ce que son enseigne-

ment provoquât de lui-même l'émotion. Pour servir ainsi la vérité, il fallait à Bourdaloue beaucoup d'humilité: c'est à ses auditeurs qu'il pensait en prêchant, plus qu'à lui-même.

Une expérience stimule Bourdaloue dans cette humble recherche de la perfection technique; il sait, pour l'avoir éprouvé lui-même en ses lectures ou en ses conversations, que le Seigneur peut accrocher, pour ainsi dire, la grâce de conversion aux mots humains les plus banals et les transfigurer en mots de lumière, de consolation et de force. Il n'oublie pas, certes, cette loi évangélique qui a toujours fait le tourment des théologiens et des maîtres spirituels: «Nul ne peut venir à moi, si le Père ne l'attire» (*Jn 6,* 44); mais il sait que le Père est libre de ses dons, qu'il a mille façons d'«attirer» un cœur et de le convertir; il sait surtout que, depuis la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ, Dieu ne cesse d'appeler tout homme «né dans ce monde» à s'engager sur les traces de son Fils. Bourdaloue a médité maintes fois cet «appel universel», ce travail silencieux et permanent de Dieu au cœur de chaque homme. Tout peut servir d'«instrument» à Celui qui peut tout. De là le soin qu'apporte Bourdaloue à parfaire le plus possible et en toute humilité la rhétorique de ses sermons. La parole humaine se charge d'Esprit Saint, elle devient, en quelque mesure, Parole de Dieu. Aussi la traite-t-il avec le respect que requiert toute présence de l'Esprit.

Bourdaloue a-t-il «durci» l'Évangile?

«Bourdaloue, le plus janséniste des jésuites.» La formule a fait fortune. Bourdaloue, sans sortir de l'orthodoxie, aurait retenu de l'Évangile la face austère, «la sainte tristesse» dont parle Bossuet, donné à Dieu un visage terrifiant plutôt qu'attirant, bref aurait cherché à inspirer à ses auditeurs la crainte, l'angoisse du salut personnel plutôt que la joie de vivre en fils de Dieu, en frères de Jésus-Christ, promis avec Lui, par Lui et en Lui à «l'héritage béatifique».

La sévérité de Bourdaloue en maints passages de ses sermons est incontestable. Elle vient sans aucun doute du caractère de ses auditoires: à côté de chrétiens fidèles à leur foi, mais toujours menacés par la triple concupiscence dont nous parle saint Jean (*1 Jn 2,* 16), beaucoup vivaient dans le péché; et cela sans même se cacher, et depuis de longues années. Sachant la puissance de l'orgueil, de la chair, de l'argent sur des cœurs d'hommes, Bourdaloue, pour préserver les uns et convertir les autres, se devait, comme tout prédicateur, de «frapper fort». Mais, à relire ses textes, on ne trouve pas

autre chose que le ton des malédictions et des imprécations de Jésus contre ceux qui refisaient son message de salut: «Serpents, engeance de vipères, comment pourriez-vous fuir le jugement de la géhenne?» (*Mt 23,* 33).

La question rebondit. Bourdaloue n'aurait-il pas aussi bien obtenu persévérance et conversion en exaltant les promesses de vie, de lumière, de paix, que Jésus adressait à quiconque commençait à croire en Lui? Cette morale, tissue d'interdits («Ne pas faire ceci, ne pas agir ainsi...») n'est-elle pas propre à susciter la crainte plutôt que la confiance, l'attrait, l'amour?

La Bible elle-même nous répond. Ces interdits viennent tout droit du Sinaï: c'est sous cette forme négative que Yahvé avait dicté ses commandements à Moïse (*Ex 20,* 1-18); ces interdits n'y apparaissent que comme des précisions pratiques du grand commandement initial. «Moi, Yahvé, je suis ton Dieu» (*ibid.* 1). Et Jésus, dans sa conversation avec le légiste, affirme clairement: Toute la Loi «dépend» des deux premiers commandements: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... Tu aimeras ton prochain comme toi-même...» Il ne convient donc pas de séparer les interdits de leur principe fondamental: il faut d'abord aimer Dieu et le prochain; de là découle tout le reste de la morale. Or précisément, pour que l'amour de l'homme pour son Dieu soit fidèle, fort, à l'épreuve de tout abandon, cet amour, loin d'exclure la crainte, l'inclut, l'intègre et lui confère un caractère filial... Jadis, déjà, Yahvé avait commandé à Moïse d'assembler son peuple: «Je leur ferai entendre mes paroles, de manière qu'ils apprennent à me craindre tous les jours qu'ils vivront et qu'ils l'enseignent à leurs fils» (*Dt 4,* 20). Bourdaloue, semble-t-il, a gardé ce juste équilibre biblique entre la crainte et l'amour.

La place de la Croix dans le plan divin de la conversion des cœurs

En fait, c'est ailleurs, et de façon plus profonde, qu'il faut chercher le sens vrai des «sévérités» de Bourdaloue: c'est dans la Croix de Jésus-Christ. Ces sévérités sont, *en même temps,* gages d'espérance, preuves d'amour. G. Sicard-Arpin a consacré toute la II^e^ Partie de sa thèse à exposer la pensée de Bourdaloue sur ce sujet; il est impossible de résumer cette émouvante étude. Citons du moins ces quelques lignes de la conclusion: «Dans la pensée de Bourdaloue, l'œuvre de la Croix est proprement l'œuvre de la conversion... La Croix est pour le croyant le rappel continuel de la sainteté divine et du caractère monstrueux du péché, *en même temps* (c'est

nous qui soulignons) qu'elle manifeste la puissance de vie et de résurrection du Sauveur. En effet, cette dialectique étonnante qu'elle découvre en Dieu, en Jésus-Christ et dans le cœur humain, trouve son dépassement dans la vie ressuscitée de l'Homme-Dieu; c'est en cela qu'elle est le fondement de l'espérance chrétienne, de la confiance de Bourdaloue et même, dirions-nous, de son optimisme spirituel» (*GSA* 248 et n. 1).

Cette vue de Bourdaloue ne doit pas nous étonner, lorsqu'on se rappelle que sa pensée théologique est toute pénétrée de la doctrine de saint Paul: «Je suis à jamais crucifié avec Christ; je vis, mais non plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Et ce que maintenant je vis dans la chair, c'est dans la foi que je le vis, celle du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi» (*Ga 2,* 19-21). Saint François de Sales, que connaissait si bien Bourdaloue, ne termine-t-il pas son *Traité de l'Amour de Dieu* par ce chapitre intitulé: «Que le mont de Calvaire est la vraie Académie de la dilection...»? On ne peut séparer la Croix et la joie: ce serait fausser radicalement la mission de Jésus-Christ parmi les hommes: «Je suis venu, avait dit le Sauveur, afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment» (*Jn 10,* 10). Citant ce texte dans sa lettre à Mgr André Frémyot sur la prédication, François de Sales conclut: «Quand donc le prédicateur monte en chaire, il doit dire en son cœur: 'Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment'[8].» Dans une *Exhortation sur le Crucifiement et la Mort de Jésus,* Bourdaloue nous donne lui-même de sa pensée une formule parfaite. «C'est sur la Croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que, du sang du Médiateur, notre réconciliation et notre paix se signent.» Question d'orientation du regard! En ne voyant la Croix que comme un gibet de mort, on la prive de son sens d'«Arbre de Vie», de Vie divine, de Vie éternelle. «Tu regardes ton crucifix à l'envers», écrivait un jour Teilhard de Chardin à l'une de ses sœurs écrasée par la souffrance; pour lui, la Croix était, par elle-même, «amorisante»! Bourdaloue aurait aimé ce mot de Teilhard.

Bourdaloue veut atteindre le cœur de chaque auditeur

«Enseigner et émouvoir», Bourdaloue, en missionnaire de la conversion, sait qu'il n'est pas suffisant d'enseigner et émouvoir un

8. FRANÇOIS DE SALES, *Lettres d'amitié spirituelle,* coll. Bibliothèque européenne, Paris, Desclée de Brouwer, 1980; *Lettre* 165, p. 334, présentation et commentaire par A. RAVIER, S.J.

auditoire; la conversion est un acte personnel, très secret, très intime; il cherche donc à atteindre chaque auditeur et à l'atteindre au cœur, c'est-à-dire en ce centre de la personnalité où chacun livre son combat spirituel, où la liberté de l'homme répond oui ou non aux appels de la grâce de Dieu.

Nous avons déjà fait allusion à l'influence de François de Sales sur Bourdaloue. Il nous faut la préciser davantage, car sur ce point elle est particulièrement sensible; l'anthropologie sous-jacente à la conception de Bourdaloue sur le combat spirituel semble bien lui venir du *Traité de l'Amour de Dieu* (L. I., ch. XII): «Il y avait trois parvis au Temple de Salomon...; et enfin, outre cela, il y avait le Sanctuaire, ou maison sacrée, en laquelle le seul Grand Prêtre avait accès une fois l'an...» Et de commenter: «Notre raison, ou, pour mieux dire, notre âme en tant qu'elle est raisonnable, est le vrai temple du grand Dieu.» Or, dans cette âme raisonnable, au-delà des trois degrés de raison, de même que dans le Temple de Salomon au-delà des trois parvis il y avait le «sanctuaire», il y a «une certaine éminence ou suprême pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumière du discours ni de la raison, mais par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu[9].» Cette image ne fait que traduire la célèbre trilogie de saint Paul: «Que le Dieu de la paix vous sanctifie tout entiers... votre esprit, votre âme et votre corps» (*1 Th 5*, 23). Ainsi Bourdaloue cherche-t-il à atteindre chaque auditeur en ce «sanctuaire intime», en cette «extrémité et cîme de notre âme, en cette pointe suprême de notre esprit», pour l'aider à «acquiescer à la vérité et à la volonté de Dieu».

L'aider..., car le prédicateur, pas plus que quiconque, ne peut pénétrer dans ce sanctuaire de la liberté personnelle. Par sa formation ignatienne, Bourdaloue professe que la liberté de l'homme est souveraine et inviolable, qu'elle seule dispose finalement de ses choix, qu'elle décide de ses «oui» et de ses «non» dans le combat moral: on ne peut qu'aider les cœurs, on ne peut les supplanter. «C'est dans nous-mêmes, je veux dire dans notre volonté, préparée, élevée et fortifiée par la grâce que tout le mystère de notre conversion doit consister» (cité par *GSA* 158).

Comment Bourdaloue aide-t-il donc les âmes?

9. ID., *Oeuvres*, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, [1]1969, p. 389 s.

Par une certaine cordialité de la parole, jusque dans les passages les plus austères. «Le souverain artifice, a-t-il appris de François de Sales, est de n'avoir point d'artifice. Il faut que vos paroles soient enflammées, non pas par des cris et des actions démesurées, mais par l'affection intérieure; il faut qu'elles sortent du cœur plus que de la bouche. On a beau dire, mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles[10].» À travers les sermons de Bourdaloue, passe presque toujours un souffle d'amitié: ce pécheur qu'il désire convertir, ce fidèle qu'il désire pousser vers plus de perfection, il les aime sincèrement.

Cet amour éclate surtout dans les péroraisons. Alors la prédication se fait volontiers exhortation pressante, «enflammée», et tourne à la conversation. Le prédicateur descend en quelque sorte de sa chaire et se mêle à ses auditeurs, devient l'un d'eux... Le «nous» de ces péroraisons corrige le ton de rigueur, d'austérité que peut avoir pris le sermon. Le «maître» se mêle à ces chrétiens infidèles ou fidèles dont il vient de dessiner les portraits (il y a du La Bruyère chez Bourdaloue), de dévoiler implacablement les vices ou les tentations. S'il use encore des paroles évangéliques, ce sont moins souvent les paroles de Yahvé ou du Christ, que les plaintes, les cris, les supplications des pécheurs, des «pauvres» de l'Évangile.

Ces appels ou rappels pathétiques atteignent leur sommet lorsque Bourdaloue ne dit plus «nous», mais «je», où il se confesse, découvre son cœur devant ses auditeurs. Il s'identifie alors à chacun d'eux, il n'est plus qu'un pécheur parmi les pécheurs, un tiède parmi les tièdes, un fils prodigue qui se jette sur le cœur de son Père. Nous citerons en fin d'article, le plus beau de ces appels de Bourdaloue.

Comment les critiques hostiles à Bourdaloue n'ont-ils pas senti ce que sa sévérité contient de désir, d'amour des âmes, et finalement d'émerveillement devant le don que le Père des Cieux nous a fait en Jésus-Christ de participer, après être pardonnés, à sa propre vie? Est-ce que le mot bien abstrait et aux résonances un peu individualistes de «salut», par lequel il désigne ce don de Dieu, leur en voilerait les richesses ineffables? Mais en maints sermons, Bourdaloue a décrit, précisé ce que signifiait le mot. Pour lui et pour ses auditeurs du XVII[e] siècle, «salut» signifiait bien une réalité concrète et le «Sauveur» ne l'avait-il pas employé lui-même, le jour où il entra dans la maison de Zachée (*Lc 19*, 9)?

En réalité, la pensée de Bourdaloue se déploie dans un univers de foi totale, vivante, en la destinée divine de l'homme, en la géné-

10. Cf. ID., *Lettres...*, cité n. 8, p. 336, notre n. 8.

rosité inépuisable de Dieu. Il cherche à convertir moins en suscitant la peur qu'en réveillant ou excitant le désir du Dieu vivant, désir inné en chaque cœur humain. Il aimait ce mot de saint Augustin: «Tu nous as faits pour toi, mon Dieu, et notre cœur ne connaît pas le repos tant qu'il ne se repose pas en toi.» «Dieu, disait François de Sales, est Dieu du cœur humain.»

Cœur et conscience

Finalement, le cœur de l'homme n'est-il pas un synonyme de ce que nous appelons «conscience»? Les deux mots relèvent de ce vocabulaire si fluctuant par lequel nous essayons d'exprimer des réalités spirituelles, insaisissables à nos sens, encore que nous en ayons l'expérience immédiate: le sens des mots varie d'auteur à auteur, et parfois chez un même auteur.

Qu'en est-il chez Bourdaloue?

Il est certain que les deux mots désignent la même réalité psychologique, ce «sanctuaire» dont nous parlait tout à l'heure François de Sales; ce «lieu» où se rencontrent seul à seule Dieu et la personne humaine, où se livre le combat spirituel, où notre liberté décide de ses acquiescements et de ses refus à la vérité et à la volonté de Dieu. Aussi Bourdaloue emploie-t-il souvent ces deux mots en synonymes.

Cependant, il ne les confond pas, il les distingue lorsque la pensée le requiert. La conscience est en nous une voix qui énonce la loi du bien et du mal, juge de la valeur morale de nos actes: «Bourdaloue pousse très loin l'identification de la conscience avec Dieu même... À tel point que lorsqu'il essaie de décrire ce que sera le Jugement dernier, il déclare que le jugement de Dieu se confondra avec celui de la conscience» (*GSA* 79). Le cœur, lui, est le centre de vie de tout notre être; il gouverne, anime toutes nos facultés: il les «inspire». Le cœur peut se corrompre, la conscience demeure inaltérable; en elle-même elle ne se trompe pas, mais elle peut être trompée (cf. *GSA* 347).

Dieu, par la grâce du Christ ressuscité, «demeure» (selon le mot cher à saint Jean) dans la conscience comme dans le cœur. Mais parce que notre cœur de chair est le centre de toute vie en nous, parce qu'on peut parler justement selon la Bible du «cœur de Dieu» et parce que Jésus Homme-Dieu a eu un cœur de chair, qui fut transpercé sur la Croix, c'est au cœur de préférence (non pas toujours) que Bourdaloue réservera ce mystère de notre participation à la vie divine.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas exact d'affirmer que Bourdaloue ne saisit pas «l'affectivité» de ses auditeurs. Sa doctrine spirituelle s'appuie fondamentalement sur une connaissance du cœur humain et de l'action de la grâce sur ce cœur.

Morale et vie spirituelle

Si Bourdaloue cherche à obtenir du pécheur qu'il se convertisse du péché à la «justice» de Dieu (au sens biblique du terme), il n'en cherche pas moins à convertir le chrétien fidèle du bien au mieux, de la tiédeur à la ferveur; il ouvre largement à l'un et à l'autre les voies de la «sainteté» évangélique. Peut-être, pour le bien comprendre, est-il éclairant de recourir à ce qui nous est conservé de ses *Retraite, Exhortations* et *Pensées*; mais les sermons nous le signifient déjà nettement.

Un fait frappe quiconque tente de cerner l'idée que se faisait Bourdaloue de ce qu'il appelait comme la Bible «la sainteté», c'est-à-dire la perfection de la vie chrétienne: «De même que Celui qui vous a appelé est saint, montrez-vous saints, vous aussi dans toute votre conduite, parce qu'il est écrit: Vous serez saints, car moi aussi je suis saint» (*1 P 1*, 15). Selon Bourdaloue, entre morale et vie spirituelle, il n'y a pas étanchéité, mais intériorité réciproque. L'acte de conversion du pécheur est déjà par lui-même un acte de foi, d'espérance, de charité, il l'introduit dans «la plénitude de Dieu». Au pécheur converti, Dieu rouvre tous ses trésors, comme le Père de la parabole évangélique offre de nouveau tous ses biens à son fils repenti. Le pécheur pardonné redevient, par grâce, un «fils». Dieu lui rend ses chances, pour ainsi dire, d'accéder à la plus haute sainteté. Marie-Madeleine est pour Bourdaloue un exemple merveilleux de ce pardon de Dieu: par grâce de miséricorde, le cœur du pécheur converti devient «un cœur nouveau».

Nous touchons ici à un point délicat de la spiritualité. Deux conceptions du progrès spirituel s'affrontent: pour simplifier, appelons l'une le progrès selon «les trois voies» (purgative, illuminative, unitive), ou encore selon la distinction entre ascèse et mystique (le «seuil» mystique); appelons l'autre le progrès selon un rythme perpétuel d'ombres et de lumières, c'est-à-dire selon la providence instantanée de Dieu sur chaque âme.

Familier des confidences de conversions, Bourdaloue, de toute évidence, incline vers la seconde conception (cf. *JPL* 736, 741 et 742). Il dirait volontiers avec saint François de Sales: les âmes sont comme les perles de la mer, «elles sont tellement uniques, une

chacune en ses qualités, qu'il ne s'en trouve jamais deux qui soient parfaitement pareilles[11].» Dieu conduit chacun de nous à son gré, selon les libres dispositions de sa providence, c'est-à-dire selon les situations ou les événements, l'un par les voies dites ordinaires (le don de Dieu peut-il être dit ordinaire?), l'autre par les voies dites extraordinaires. «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» (*2 Co 3,* 17). Pas plus que chez saint Ignace ou que chez saint François de Sales, on ne lit sous la plume de Bourdaloue le mot «mystique»; son vocabulaire s'inspire plutôt du vocabulaire de la théologie de la grâce, voire même du langage de l'Évangile. C'est sur la générosité du cœur humain à accueillir filialement toute volonté de Dieu qu'il insiste. À chacun de ses dirigés, il aurait aimé sans doute formuler le vœu par lequel saint Ignace terminait généralement ses lettres: «Qu'il plaise à la bonté et sagesse de Dieu de se communiquer très abondamment à vous et de nous donner à tous sa grâce parfaite pour que nous ayons toujours le sens de sa très sainte volonté et que nous l'accomplissions entièrement.»

Conclusion

Les deux thèses de J.-P. Landry et de G. Sicard-Arpin, prises ensemble, «comblent un vide et rompent un silence injustifié» dans l'histoire de la littérature de spiritualité. Il sera désormais difficile, sinon impossible, de souhaiter avec Louis Cognet que Bourdaloue rejoigne les prédicateurs «qui dorment dans la poussière des bibliothèques... et ne méritent guère qu'on leur rende vie...» À condition toutefois qu'au lieu de le juger d'après des «modèles» théoriques du «prédicateur», on consente à le juger d'après ce qu'il a voulu être et a été, c'est-à-dire un missionnaire fidèle de l'Évangile, un homme qui continue parmi ses contemporains, à son époque et dans son monde, la mission historique du Verbe de Dieu.

Dès lors, nous pouvons répondre à la question que posait le titre de cet article: «Résurgence de Bourdaloue?»

— S'il s'agit de l'art oratoire de Bourdaloue, il est évident que nous ne pouvons le reconstituer. Comme de tout orateur, son action nous échappe inévitablement; on ne peut qu'écouter l'opinion des contemporains — et pour Bourdaloue, elle est très élogieuse. Un fait du moins est certain: J.-P. Landry a définitivement débarrassé l'histoire et l'iconographie de la légende d'un Bourdaloue prêchant

11. *Ibid.*, p. 430, notre n. 9.

les yeux fermé. «Il prêchait les yeux grand ouverts» (*JPL* 135-143).

— L'éloquence ne se limite pas à l'action oratoire extérieure. Et nous pouvons encore admirer, à la suite de critiques aussi pertinents que Sainte-Beuve, la beauté du style de Bourdaloue. Quiconque se plaît au bien-dire ne peut qu'apprécier son «écriture», typique de l'époque classique. Sans aller jusqu'à prétendre avec Henri Bremond qu'il y a un «poète» en lui, on peut se rallier à ce jugement du Père G. Longhaye: «Ce didactique, ce professeur exact et sévère a un pathétique à lui et produit une émotion à part, qu'il nous faut essayer de comprendre, pathétique sortant de la démonstration splendidement victorieuse, émotion passant presque sans intermédiaire de l'esprit au cœur, mais bien plus efficace que le tressaillement de la sensibilité pure» (cité par *GSA* 120). Ce lyrisme de la raison pure est réservé aux plus grands des penseurs, tel Pascal.

— À qui serait insensible aux qualités littéraires de Bourdaloue, il resterait d'apprécier en lui le maître spirituel. Écoutons encore Henri Bremond: «Ni avocat, ni même prédicateur, au sens inquiétant de ce titre. Poète bien plutôt et mystique.» Oui, toute une spiritualité, de doctrine sûre et d'une grande finesse psychologique, se dégage des écrits de Bourdaloue. Une spiritualité très ignatienne mais qui porte un accent personnel, original: les *Exercices spirituels* sont adaptés par lui au milieu et au temps, certes; mais il leur confère une sincérité, une lumière intérieure, une efficacité secrète, qui lui viennent de son expérience personnelle de Dieu et de celle de ses dirigés. Le Père Joseph de Guibert, dans son monumental ouvrage sur *La spiritualité de la Compagnie de Jésus,* ne craint pas de lui accorder «une place importante»: Bourdaloue, dit-il, «prêche une dévotion active, effective, par l'accomplissement des devoirs et l'exercice des vertus, mais aussi très intérieure, soigneusement défendue par le recueillement habituel, par la simplicité... (Il) a une admiration émue, une sorte de dévotion pour les œuvres de la grâce divine en nos âmes... C'est la fidélité de plus en plus délicate à cette 'conduite intérieure' du Saint-Esprit qui, sous le contrôle de la direction, amènera dans les âmes le règne de Dieu et couronnera l'œuvre commencée par 'l'oblation de nous-mêmes' que Bourdaloue a placée à la base de la vie chrétienne[12].» On ne saurait mieux distinguer et concilier l'aspect moralisant et l'aspect d'union à Dieu de la spiritualité de Bourdaloue. Après tout, Jésus n'avait-il

12. J. DE GUIBERT, S.J., *La Spiritualité de la Compagnie de Jésus,* Rome, Institut historique S.J., 1953, p. 365. Dans ces lignes, le P. J. de Guibert reprend à peu près les expressions de R. DAESCHLER, art. *Bourdaloue,* dans *DSp* I, 1904.

pas dit: «Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père et moi aussi je l'aimerai» (*Jn 14,* 21)?

Un texte de Bourdaloue résumera — et achèvera — ce que nous avons esquissé dans cet article. Ce texte est connu, mais a-t-on remarqué que Bourdaloue l'a prononcé en plein carême, c'est-à-dire en un temps de pénitence, où l'Église lance cet appel aux chrétiens: «Convertissez-vous et croyez à l'Évangile» et oriente leur regard vers la Croix du Sauveur?

> Quoique je ne puisse savoir avec assurance si je suis en grâce et digne d'amour, permettez-moi néanmoins, Seigneur, de faire ici cette confession publique. Je ne sais si vous êtes content de moi, et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas; mais, pour moi, mon Dieu, je dois confesser à votre gloire que je suis content de vous, et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non, mais après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre; car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui me puisse contenter.

De ce texte, Henri Bremond déclarait: «Ni chez Bossuet, ni chez Lacordaire, je ne trouve rien d'aussi beau.»

Nous partageons cet enthousiasme d'Henri Bremond.

F-60631 Chantilly A. RAVIER, S.J.
Les Fontaines
B.P. 219

Sommaire. — Deux brillantes thèses de doctorat ont attiré récemment l'attention sur l'importance historique du P. Louis Bourdaloue, «le roi des prédicateurs et le prédicateur des rois», voué par certains critiques «à la poussière des bibliothèques». «Modèle» du véritable missionnaire chrétien, il prêche le pur Évangile avec ses exigences, ses espérances, et la croix de Jésus, à la fois gibet de mort et «arbre de vie». Il ouvre au prodigue repentant tous les trésors du Père des Cieux. Cette fidélité à l'Évangile fait de lui un remarquable «maître spirituel»: solidité de doctrine, connaissance profonde du cœur humain, expérience des conduites de l'Esprit Saint.